



HAL
open science

Bon réfugié ou vrai artiste ? Trajectoires de reconstruction et de labellisation des “ artistes syriens en exil ”. Un entretien avec Joséphine Parenthou (Doctorante Mesopolhis / Centre Max Weber).

Louna Hassaïni-Moussaoui

► To cite this version:

Louna Hassaïni-Moussaoui. Bon réfugié ou vrai artiste ? Trajectoires de reconstruction et de labellisation des “ artistes syriens en exil ”. Un entretien avec Joséphine Parenthou (Doctorante Mesopolhis / Centre Max Weber).. 2022, <10.58079/ujnb>. <hal-04478212>

HAL Id: hal-04478212

<https://hal.science/hal-04478212v1>

Submitted on 28 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

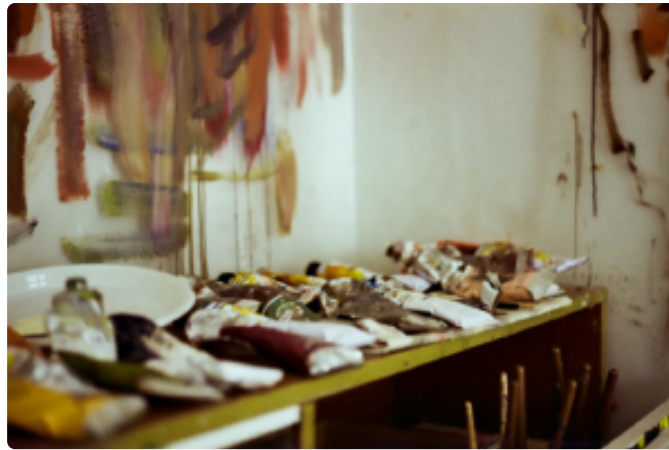


Distributed under a Creative Commons Public Domain Mark: No Known Copyright - International License

Bon réfugié ou vrai artiste ? Trajectoires de reconstruction et de labellisation des « artistes syriens en exil ». Un entretien avec Joséphine Parenthou (Doctorante Mesopolhis / Centre Max Weber).

PAR LUNABELKADI · PUBLIÉ 08/12/2022 · MIS À JOUR 01/06/2023

Diplômée de l'Institut d'Etudes Politiques d'Aix-en-Provence et de l'Ecole Normale Supérieure de Lyon, Joséphine Parenthou est actuellement doctorante au laboratoire Mesopolhis et au Centre Max Weber, où elle travaille sur les parcours d'artistes syriens exilés sous la codirection de Mohammed Tozy et Christine Détrez. Le travail de cette jeune chercheuse s'est nourri de ses diverses expériences professionnelles, notamment à Paris au ministère de l'Europe et des Affaires étrangères ainsi qu'à Amman et Beyrouth, où elle a respectivement occupé des fonctions de chargée de mission culturelle en Institut français et de documentaliste en charge des fonds d'études coloniales. Ses premiers travaux de doctorat se déroulent principalement au Liban. Elle revient aujourd'hui sur son parcours et sur les enjeux méthodologiques éclairant des terrains de recherche complexes à l'étranger.



Vous réalisez actuellement un terrain de recherche de 4 mois à Beyrouth dans le cadre de votre thèse. Comment avez-vous choisi votre objet d'étude ?

Joséphine Parenthou : Ce sujet de thèse découle de mes premières recherches effectuées dans le cadre de mes mémoires de Master I et II, portant respectivement sur le graffiti à Beyrouth(1) et sur les représentations de guerre dans l'art contemporain libanais à travers l'étude d'une génération artistique d'après-guerre(2). J'ai changé de prisme pour ma thèse en déplaçant l'objet d'étude du Liban vers la Syrie pour plusieurs raisons. Je souhaitais d'abord interroger la production artistique en temps de guerre et donc passer à l'étude d'une génération artistique ancrée dans un conflit en cours. Mon attaché au Liban m'a également permis de rencontrer beaucoup d'artistes syriens exilés à Beyrouth ce qui a naturellement facilité les choses. Enfin, ce thème m'apparaissait en prise avec de grands enjeux contemporains dont la question de la « crise migratoire » de 2015-2016 en Europe. Pour le chercheur, l'ancrage dans le présent génère des potentialités. Il attire l'attention des laboratoires et facilite la recherche de financement.

Vous réalisez une enquête multi-située. Comment se positionne le Liban dans le cadre de votre recherche ? Quel est votre rapport au Liban ?

Joséphine Parenthou : Je suis allée pour la première fois au Liban en 2014-2015 au cours de ma troisième année d'études à Sciences Po Aix. Ce séjour m'a permis de construire des réseaux professionnel et personnel qui m'amènent depuis lors à y retourner régulièrement. J'ai réalisé ma première enquête de terrain de doctorat à Beyrouth, en décembre 2019, mais la thawra (3) a entraîné le report de mes premiers entretiens.

Mon rapport au Liban est fondé sur un mélange de relations amicales, de personnes rencontrées durant mes premières recherches et d'autres avec lesquelles je pratique des activités artistiques ou monte des projets culturels. Les personnes que j'interroge sont donc



plus ou moins intégrées à un cercle social très « beyrouthin », assez cultivé, artistique et dans lequel tout le monde se connaît.

Le Liban est central dans mon étude puisqu'il a été un pays de transit très important pour les artistes syriens entre 2013 et 2018. A partir de 2015, le contexte a néanmoins fortement évolué. Les conditions de résidence au Liban se sont effectivement durcies à cette époque en même temps que l'Allemagne affirmait une volonté politique d'accueillir des réfugiés. Les artistes syriens se sont donc déplacés vers Berlin ce qui a contribué à l'émergence d'une nouvelle scène artistique en exil. Beaucoup d'entre eux sont également présents à Paris; la capitale accueillant

traditionnellement les étudiants des Beaux-Arts de Syrie qui y finissent leur parcours universitaire.

Votre recherche est donc également ancrée en Europe. Pouvez-vous brièvement nous en parler ?

Joséphine Parenthou : J'ai commencé mon terrain à Paris en octobre 2019 avant que la pandémie de Covid-19 ne vienne rapidement soulever des difficultés. Étant en lien avec des personnes parfois en situation précaire, aux statuts administratifs particuliers(4), certaines d'entre elles se sont retrouvées coincées dans la région du CADA(5) dont elles dépendaient. Or, je ne voulais pas réaliser d'entretiens en distanciel car ces personnes souffrent de traumatismes de guerre et ont pu développer des TSPT(6) qui nécessitent de les rencontrer, de créer une relation de confiance et d'être empathique. Par ailleurs, le secteur culturel français, particulièrement marqué par la crise sanitaire, n'a réellement redémarré en France qu'à partir de juin 2021. Ma recherche a donc été freinée pendant près d'un an et demi mais j'ai pu rediriger mes observations vers les ateliers et « domiciles-ateliers » des artistes.

Concernant Berlin, je n'y ai eu accès qu'en mars 2022 pour une enquête d'une dizaine de jours. Compte tenu du caractère « express » de ce terrain, j'ai dû revoir l'idée d'une étude comparative entre les trois villes (Berlin, Paris, Beyrouth); Berlin ne pouvant occuper une place aussi centrale que celle que j'avais imaginée au départ. De toute évidence la pandémie fait partie intégrante de mon travail de thèse et interroge la manière dont le chercheur s'adapte quand il est empêché dans son terrain.

D'un point de vue méthodologique, comment vous-êtes-vous préparée pour votre travail de recherche ?

Joséphine Parenthou : Sur le plan méthodologique, je réalise une enquête « boule de neige » fondée sur mes recherches personnelles et, aussi, sur les personnes que l'on me recommande au fur et à mesure des rencontres. Concrètement, je prévois pour chaque enquête une liste de personnes à interroger à partir de laquelle je travaille. Il s'agit de cibler le profil des enquêtés, de connaître leurs œuvres et de créer des conditions de rencontre à l'occasion d'un vernissage par exemple.

Est-ce que les entretiens en arabe se font en fusha ?

Joséphine Parenthou : Non, personne ne parle le fusha dans la vie réelle ! Je parle libanais, qui est un dialecte arabe assez proche du syrien. Quelques problèmes de compréhension peuvent parfois se poser avec les enquêtés suivant leur région d'origine et leur accent; n'étant moi même pas totalement bilingue.

Vous ne conduisez vos entretiens qu'avec des artistes syriens ?

Joséphine Parenthou : Je me concentre sur les artistes syriens et sur les intermédiaires du monde de l'art (opérateurs, associations, galeristes, etc.) qui les entourent et assurent leur visibilité. Mon travail s'enrichit également des micro-interactions du quotidien qui permettent à la fois d'affiner mon analyse et de créer de nouvelles opportunités d'enquête.

Sur le plan logistique, comment vous-êtes-vous organisée pour le Liban ?

Joséphine Parenthou : D'un point de vue pratique, je loue mon logement à un particulier grâce à mon réseau personnel. Pour le reste, il faut garder à l'esprit que le terrain est soumis à de nombreuses contraintes car la vie quotidienne est tributaire du contexte sociopolitique et économique libanais.

Ces contraintes sont particulièrement liées à l'effondrement du système bancaire libanais à la suite de la crise financière de 2019. Il est quasiment impossible de retirer de l'argent à la banque. Il faut donc apporter de l'argent liquide, échanger sur les marchés... Depuis la crise, 80% de la population vit sous le seuil de pauvreté et les pénuries d'essence, d'eau et de blé

sont nombreuses. Quant à l'électricité, c'est 10H00 par jour maximum à Beyrouth SI ET SEULEMENT SI on a un générateur. La première chose à faire quand on arrive sur place : trouver les numéros du livreur d'eau potable et du gestionnaire de générateur !

Cette organisation ne relève donc pas d'une expatriation « classique » et il est nécessaire, en plus de la préparation des enquêtes, d'anticiper tous les problèmes impactant le quotidien. Il s'agit de bien appréhender le contexte qui est à la fois un contexte de vie mais également d'analyse. L'important est d'intégrer la société dans laquelle on vit et le terrain ne se résume donc pas à des entretiens avec des enquêtés qui seraient hors-sol.

Est-ce qu'il y avait des précautions particulières à prendre par rapport à d'autres terrains ?

Joséphine Parenthou : Pour partir en mission au Liban, j'ai eu besoin de l'aval du conseiller sécurité-défense de mon établissement de rattachement. Celui-ci a émis un avis favorable avec réserve en limitant ma couverture à Beyrouth, hors quartiers sud.

Il est également recommandé de s'inscrire sur Ariane du fait de la dégradation de la situation sécuritaire des deux dernières années. La fiche-pays du ministère de l'Europe et des Affaires étrangères apporte aussi des informations sur les régions déconseillées même si les institutions sont – à raison – toujours précautionneuses.

Ensuite, vous avez besoin d'un passeport ainsi que d'un visa. Ce dernier est délivré à l'aéroport pour une période d'un mois mais est en réalité extensible jusqu'à trois mois.

Avez-vous des idées de projets après la thèse ?

A voir ! Je ne sais pas si je souhaite poursuivre dans le milieu universitaire – à moins d'avoir de la chance et quelqu'un ou un projet qui me pousse et m'intéresse. Dans le même temps, l'idée de reprendre un poste de chargée de mission ou d'analyste risque-pays, en particulier sur la Libye où j'ai bâti une expertise en ESSD(Z), me plaît. Je garde toutes les portes ouvertes à ce stade.

Entretien réalisé par Sarah Martin D'Escricenne, article rédigé par Louna Hassaini

(1) Le graffiti à Beyrouth : trajectoires et enjeux d'un art urbain émergent, mémoire de fin d'études, IEP d'Aix-en-Provence, sous la direction d'Audrey Freyermuth, 2016.

(2) L'art comme espace de réconciliation : mutations et usages des représentations de guerre dans l'art contemporain libanais, mémoire de Master 2 « Sociologie – Analyse des sociétés contemporaines », ENS de Lyon, sous la direction de Boris Gobille, 2018.

(3) Révolution libanaise débutée le 17 octobre 2019.

(4) Demandeurs d'asile, réfugiés, protection subsidiaire.

(5) Centre d'accueil et demandeurs d'asile.

(6) Trouble de stress post-traumatique.

(7) Entreprise de services de sécurité et de défense.



Citer ce billet

lunabelkadi (2022, 8 décembre). Bon réfugié ou vrai artiste ? Trajectoires de reconstruction et de labellisation des « artistes syriens en exil ». Un entretien avec Joséphine Parenthou (Doctorante Mesopolhis / Centre Max Weber). *Un Œil sur la Cité*. Consulté le 27 février 2024, à l'adresse <https://doi.org/10.58079/ujnb>



Rechercher dans OpenEdition Search

Vous allez être redirigé vers OpenEdition Search

Dans tout OpenEdition

Dans Un œil sur la cité

Rechercher